

LES FILLES DE LA CHARITE AU MANS

(fidélité dans la créativité, 1646 – 1986)

Yvette GUELLIER et Élisabeth CHARPY

2010, 378 pages, à compte d'auteurs ¹

Le mot *charité* est, de nos jours, un mot galvaudé dès lors qu'il est associé à l'expression «*faire la charité*». Il ne devient évangélique que s'il signifie devenir proche, toujours plus proche des pauvres pour les servir en les aidant à surmonter ce qui les rend démunis. Le bel ouvrage «*Les filles de la Charité au Mans*» met en scène une histoire au long cours de cette vraie charité. Comme le dit la préface, c'est une *histoire de cœur*. Et celle-ci, dans la fidélité à son inspiration fondatrice, a su s'adapter à l'histoire de son environnement et aux diverses formes et racines de la pauvreté.

Cette histoire, amorcée dès 1646, soit 13 ans après la fondation de la Compagnie des Filles de la Charité par sainte Louise de Marillac, dans le sillage de saint Vincent de Paul, n'a pris en fait son essor qu'en 1852 pour s'achever en 2009 par le départ de la ville des deux dernières sœurs de la Communauté. Ce sont celles-ci qui ont voulu faire mémoire des activités, multiples et innovantes, de leur Compagnie au Mans, en retraçant les difficultés, les échecs, les rebonds mais aussi et surtout leur extraordinaire fécondité.

Pour cela elles ont accompli un travail considérable de dépouillement d'archives, de lecture d'ouvrages de référence, de recueil d'interviews pour l'histoire la plus récente, et de rassemblement de photos illustratives. Les citations d'archives longues et minutieuses (parfois à l'excès) occupent une grande place mais, bien choisies et truffées de détails évocateurs et parfois très pittoresques, elles donnent vie, force et vérité au récit.

Celui-ci commence réellement quand en 1852 cinq Filles de la Charité prennent en charge, à la demande de la municipalité, le Bureau de bienfaisance. Mais bien vite elles se rendent compte que visiter les pauvres et les malades, les soulager ne suffit pas. Il faut aussi faire en sorte que la trappe de la pauvreté ne se referme pas sur les enfants des pauvres, les filles surtout, et pour cela les en sortir par l'éducation, par diverses formes d'accueil dans les situations cruciales, par la préparation à des emplois rémunérateurs. Dès lors les initiatives vont se multiplier, se diversifier, se succéder, se transformer au long des décennies en s'adaptant aux besoins nés de l'évolution de l'environnement local, national et ecclésial : crèche, école de filles, patronage, ouvroir, atelier professionnel, bureau de placement, foyer de jeunes filles, *fourneau* (restau du cœur), catéchisme, association des Enfants de Marie, association sportive, orphelinat...

Une sœur, surnommée *la Sœur révolutionnaire*, Sœur Catherine Berbigier, créa en 1919 le premier syndicat féminin du Mans et en 1923 une École technique de Jeunes filles qui deviendra en 1975, hors les murs du Vieux-Mans, un lycée d'Enseignement Technique réputé. Et pour finir, les Filles de la Charité iront partager en 1964 et jusqu'en 2009 la vie des pauvres dans une HLM d'un quartier déshérité de la banlieue mancelle.

Il y a quelque chose d'admirable dans cette fidélité créatrice à leur mission chez ces Filles de la Charité. Elles ont su s'adapter aux chocs, contraintes et opportunités d'un siècle et demi qui ont bouleversé leur champ d'action : industrialisation, croissance et transformations

¹ On peut se procurer cet ouvrage à : Accueil Louise de Marillac, 67 rue de Sèvres Paris 7ème

de la ville, chômage, *laïcité de combat* de la puissance publique, deux guerres mondiales séparées par la crise des années trente, mouvement syndical, lois sociales, encycliques sociales, élan missionnaire, mouvements d'Action Catholique... Ce sont les histoires du Mans, de la France, de l'Église, de la Compagnie des Filles de la Charité qui s'enchevêtrent là avec celle de cette Communauté.

Il y a quelque chose d'admirable aussi à voir comment ce petit groupe de Sœurs (dont le nombre ne dépassa jamais 15) munies de la seule force de la charité et de la disponibilité (les soucis financiers et immobiliers seront permanents) a pu mener à bien autant de services aux pauvres en prenant en compte les diverses dimensions de leurs vies.

Ce récit se veut donc un signe de confiance et d'espérance adressé aux diverses communautés vincentiennes du monde contemporain. Il montre en effet qu'une *fidélité créatrice* aux intuitions de saint Vincent et de sainte Louise peut faire fructifier les semences d'une humble charité, malgré les difficultés de l'heure et par des chemins que seule son histoire au long cours permet d'en déceler, après coup, la fécondité.

Et c'est donc une incitation à ce que chacune de ces communautés veille à laisser les traces écrites de son histoire, y compris de sa vie communautaire, pour adresser ce signe d'espérance à celles qui la suivront.

Gérard Winter